

Vietnam : ce qu'on ne peut oublier



Mardi 19 h. Kissinger vient de repartir à Washington. Les observateurs s'interrogent. Est-ce le signe que l'accord est conclu ou que de nouvelles difficultés viennent de surgir ? Au moment où nous mettons « TS » sous presse, rien n'est encore conclu concernant un cessez-le-feu au Vietnam. Pourtant les Américains ne seront pas quittes devant l'opinion mondiale le jour où ils quitteront le Vietnam. Leurs massacres innombrables resteront pour longtemps l'exemple le plus atroce des crimes que peut commettre l'impérialisme lorsqu'il veut imposer sa domination.

LES Américains ne vont pas se retirer de la péninsule indochinoise, malgré l'accord de cessez-le-feu au Vietnam, malgré les promesses démagogiques de Nixon lors de son investiture, selon lesquelles les U.S.A. ne s'occuperaient plus des affaires des autres. Les bases U.S. en Thaïlande vont subsister. C'est pour cela que, malgré la signature d'une paix dont on ne connaît pas encore les modalités techniques et politiques, il faut rappeler les aspects les plus atroces de l'intervention impérialiste au Vietnam.

Aujourd'hui encore au Sud, on massacre. Voici comment :

Des GI cernent un village déjà réduit en cendres par des bombes d'avion et des obus. Des abris, on fait sortir la population qui s'y est réfugiée : tous les jeunes sont partis, il ne reste que des femmes, des enfants, des vieillards. Les voici alignés, regardant fixement les soldats américains qui les entourent. Un ordre est donné : les GI tirent, plusieurs centaines de corps tombent, les uns sur les autres, des enfants

encore accrochés au sein de leur mère.

Si le monde entier connaît le nom de My-lai, combien de centaines d'autres villages sud-vietnamiens, ainsi rasés, nettoyés de leur population, ont disparu, corps et biens, après le passage des troupes américaines ? La guerre que les Américains font au Sud Vietnam est dans toute son acception une guerre totale. Le Pentagone a même créé une expression qui dit bien la façon dont il conçoit cette guerre : **free killing**. Libre de tuer. Là où sont censés se trouver des « Vietcong », libre de tuer. Comme les Vietcong se trouvent jusqu'au cœur de Saigon, jusque dans les hautes sphères de l'administration saigonaise, le pays tout entier est secteur **free killing**. Quinze millions de tonnes de bombes, d'obus, de projectiles divers ont été jetés ainsi depuis quelques années, et surtout ces derniers mois, sur le sud-Vietnam.

Contre les villages, le commandement US emploie fréquemment la tactique suivante : bombes explosives et incendiaires sur les habitations pour obliger la population à fuir

le centre du village, couronne de bombes à billes et de napalm phosphore encerclant le village pour massacrer ceux qui s'enfuient.

Puis là où les forces terrestres et fantoches peuvent encore accéder, des bulldozers viennent réduire en miettes ce qui reste des habitations et des cultures afin de rendre impossible toute reconstruction, de rendre la terre invivable. Enfin, des hélicoptères se chargent de déplacer les survivants, de les transporter dans des camps de réfugiés où les gens encore valides seront enrôlés de force par l'armée et la police saïgonnaises. Les adolescents y sont séparés de leurs parents pour subir une éducation spéciale, au contact des unités spéciales de rangers, de paras, de policiers qui les initient peu à peu à l'art de tuer et de torturer

rendre toute vie impossible

Comme le déluge de bombes et de napalm n'arrive pas à toucher toute la population, qui a la ressource de se cacher dans des abris souterrains, le commandement U.S. s'attaque directement à la base, au ravitaillement même de la population. Les produits chimiques complétant l'œuvre des bombes interdisent toute culture, détruisent toute végétation, rendant la vie impossible non seulement à l'homme, mais aussi aux animaux. On ne voit plus un arbre, on n'entend plus chanter un oiseau ni voler un insecte.

Rappelons le témoignage du G.I. David Tucke au tribunal Russel : « **On avait pris l'habitude à la 73^e brigade aéroportée de couper les oreilles des cadavres après le combat pour les garder en souvenir. C'était la même chose au 1^{er} et au 14^e régiment de la 25^e division, 3^e brigade. Le possesseur du plus grand nombre d'oreilles était considéré comme le tueur Vietcong N°1**

On a ainsi fait des G.I.'s des machines à tuer.

En arrachant les hommes à toute vie sociale, en ruinant complètement le système

de valeurs traditionnelles chez les jeunes, les Américains ont fabriqué des hommes de main en série.

Pris en main par des équipes spécialisées, qui savent combiner les méthodes courantes de formation militaire avec des recettes psychologiques plus raffinées, la jeune recrue perd rapidement tout sentiment national, toute notion morale pour devenir le tueur professionnel, le tortionnaire prêt à tous les crimes.

Tueries en masse, bombardements sans discrimination, attaque contre la population civile, tortures les plus raffinées, camps de concentration et cages à tigres, napalm et produits chimiques, tout cela, les dirigeants du Pentagone et de la Maison Blanche l'ont préconisé, et mieux est, l'ont planifié. Les crimes ne sont nullement des contingences au cours d'une guerre « propre », mais partie intégrante de la guerre d'agression, de la guerre néo-coloniale que les U.S.A. mènent au Vietnam. Les Américains sont intervenus alors que le peuple vietnamien avait déjà vaincu les colonialistes français à Dien-bien-phu et opéré de profondes réformes démocratiques ; une moitié du pays s'apprêtait à édifier le socialisme. La toile d'araignée politique, économique, idéologique, tissée soigneusement par les services américains n'a pas suffi à contrôler, à duper, à intimider une population qui avait déjà mené un long combat sur tous les plans.

Voilà ce qu'on ne peut oublier. Les accords signés, la solidarité et la vigilance devront continuer. Nous devons être des milliers comme samedi dernier de Belleville à République, à expliquer que Nixon-la- peste ne pourra pas rester impuni des crimes qu'il a commis. Nous devons aussi continuer l'aide concrète au peuple vietnamien en vivres, médicaments, pour lui permettre de tenir jusqu'à la reconnaissance de son droit à vivre libre.

Yves PELISSIER ■



BELLEVILLE. samedi 20 janvier, 16 heures. Au milieu des promeneurs du samedi surgit soudain une banderole : « Thieu. démission - GRP à Saigon » En quelques secondes, à l'heure même où le criminel de guerre Nixon se livre à sa parodie de serment, 1 500 militants et sympathisants du PSU et des Centres d'initiative communiste se forment en cortège. Et la manifestation commence à descendre la rue du Faubourg-du-Temple.

Parcours entièrement balisé par des militants qui assurent le contact avec le S.O. Il est convenu que l'on ira jusqu'au premier barrage policier dont la position est connue, mais qu'un affrontement sera dans toute la mesure du possible évité. Motif : préserver toutes les possibilités de mobilisation populaire en cas de nouvelle volte-face de Nixon donc ne pas marginaliser le mouvement anti-impérialiste.

On s'engage sur la place de la République. Il y a quelques mois, on n'aurait pas osé lancer le PSU parisien dans tant d'espace... aujourd'hui, ça n'est plus pareil. Ça a même de la gueule. On stationne sur le boulevard St-Martin, à quelques mètres des brigades spéciales. Prise de parole. Au moment précis où la police prend position pour charger, l'ordre de dispersion est donné. Sous la protection du S.O. qui reste en place jusqu'à la fin de l'opération, la manif se fond dans la foule comme elle en était sortie

Une opération réussie techniquement, une démonstration d'une capacité militante en train de se renouveler. Maintenant, on sait que la prochaine fois on pourra être encore plus nombreux, même dans de sem blables conditions de mobilisation secrète.

Mais ce n'est pas exactement ce que nous avons l'ambition de faire lorsque l'appel a été lancé pour l'action du 20 janvier. Nous voulions une importante mobilisation de masse à l'Ambassade américaine.

Si elle n'a pas été possible, la faute en revient au gouvernement français qui, en l'interdisant, en bouclant le centre de Paris a prouvé d'une façon éclatante qu'il n'était que l'un des serviteurs les plus zélés de la politique américaine. Comme le rappelaient

plusieurs communiqués du PSU, le pouvoir s'est livré à une inqualifiable provocation.

Dès lors, comment riposter ? La situation créée par le gouvernement français interdisait-elle toute mobilisation de masse ? N'y a-t-il aucune issue hors de l'alternative entre la manif « traîne-savates » Bastille-République ou vice-versa, et la bagarre minoritaire ? Il n'y a pas eu accord à l'intérieur du mouvement révolutionnaire sur la réponse à ces questions. A force d'atermoiements, voire parfois de manœuvres déloyales, on est arrivé samedi à plusieurs actions séparées.

Les questions restent posées. Elles impliquent à notre sens en particulier que les critères de choix des actions reposent plus sur les considérations extérieures au mouvement révolutionnaire (et notamment les conditions du travail de masse) que sur les considérations purement internes.

Mais c'est un débat intérieur au mouvement révolutionnaire. Nous avons notre responsabilité entière à l'égard de ce qu'il fait ou ne fait pas. La solidarité face au pouvoir et à sa police n'est pas atténuée par des désaccords intérieurs. Unité face à l'adversaire, débat sans complaisance sur la stratégie et la tactique. Telle demeure notre ligne.

L'essentiel, c'est de ne pas se laisser endormir par l'optimisme déversé à grands flots par la presse et la radio. D'abord parce que Nixon nous a appris ce que valait sa parole. Ensuite parce que l'accord ne résoudra pas en lui-même le problème central : celui de l'installation d'un pouvoir populaire dans un Vietnam unifié. Enfin parce que l'Indochine, c'est aussi le Laos et le Cambodge dont la lutte ne doit pas être oubliée dans l'euphorie d'un cessez-le-feu au Vietnam.

Et, comme disait Brecht, « le ventre est encore fécond d'où sortit la bête immonde »...

Rémy GRILLAULT ■